

La g@zette

du Valbonnais

N° 22 - Octobre 2009

C'est la rentrée au Tennis Club de Valbonnais



les enfants de la balle autour d'Aurélien, l'animateur de l'école de tennis du T.C. Valbonnais

L'école sous la III^e République...à Valbonnais



En 1938 : une éducation séparée des filles et des garçons...

C'était l'année scolaire 1937-1938, à la veille de la seconde guerre mondiale : une centaine d'écoliers valbonnetins étaient répartis en trois classes. En « l'an 38 » de notre ère, le maître César enseignait aux grands garçons que si Vercingétorix avait eu la potion magique un peu plus tôt, la face du monde aurait été changée. Esther Nicolas Charles surveillait les grandes filles et Mlle Rey, originaire des Engelas, était responsable de la classe des tout-petits qui, elle seule, était mixte.

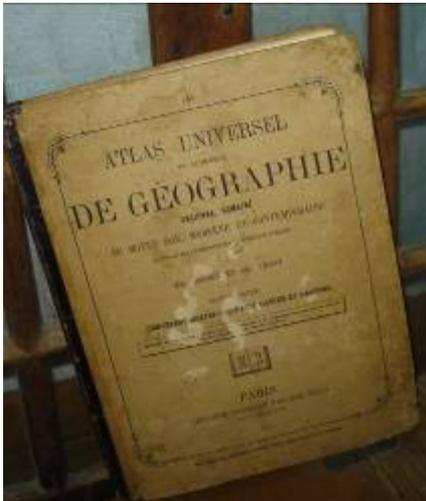
La cour de l'école du bourg de Valbonnais était située juste au-dessous de l'école, séparée de la route par un mur, surmonté d'une grille en fer forgé. La cour de récréation était divisée en deux : du côté de l'actuelle salle polyvalente, le territoire de jeux des grands garçons qui, billes en tête, étaient en quête perpétuelle de leur « sainte agate » ; de l'autre côté, un bassin adossé au mur de séparation, grandes filles, jeunes garçons et petites filles se partageaient l'ouest de la cour.

Sur cette précieuse photo d'école datant de 1938, on dénombre 43 garçons et 55 filles et c'est sans doute la dernière photo avant la guerre, ses moments tragiques, ses privations...et l'incendie de l'école par l'occupant (12 août 1944). La photo souvenir était vendue 7 francs : elle comporte au verso cette phrase remarquable : « *Car les années passent...hélas, mais la photo reste, tu ne regretteras jamais de pouvoir revoir plus tard tes camarades d'enfance* ».

Une « cloison séparatrice » entre les filles et les garçons...

Autrefois la séparation matérielle et permanente dans les classes, entre le côté des filles et celui des garçons, était la règle : une hauteur minimum de la cloison qui devait séparer les deux sexes était imposée et l'on devait laisser s'écouler un quart d'heure entre la sortie des écoliers et des écolières, afin d'éviter qu'ils ne se rencontrent à la sortie des classes. En 1886 (notre III^e République débute en 1870), la fameuse « cloison séparatrice » est définitivement supprimée par une grande loi scolaire qui organise *l'école primaire républicaine*. Cinquante-deux ans plus tard, la mixité balbutie encore : en 1938, au crépuscule de la III^e République, seule la classe des tout-petits était mixte à Valbonnais...

Aujourd'hui, la mixité des classes est périodiquement remise en question par des études et des livres : « *une éducation séparée des filles et des garçons favoriserait leur apprentissage !* » prétendent les opposants à la mixité. Le dicton dit vrai : l'histoire est un éternel recommencement !



deux « atlas » de 1875



L'école sous la III^e République...à Entraigues

En 1891, Entraigues comptait 567 habitants (1243 à Valbonnais). *Etraiga* (en patois valbonnetin) était située au confluent des eaux de *Buno* et *Marsano*. Cette commune avait même été le chef-lieu de canton jusqu'en 1836. Il y avait à l'époque 93 agriculteurs, 25 commerçants ou artisans et 3 maîtres d'école pour s'occuper de cette belle jeunesse entraiguoise.

« *Lu té véi tsadza, l'èro tu rui kéi mati su vè* » entendait-on dans les rues du village, ce qui veut dire, en patois local : « le temps va changer, c'était tout rouge, ce matin sur Vet ». Voilà bien en effet la préoccupation principale de nos cultivateurs en ce 17 juillet 1896, le jour béni où la classe de Monsieur Charles écoute les conseils du photographe sans sourciller.



17 juillet 1896 : les écoliers n'ont pas sourcillé, même devant le... flash du photographe !

Un siècle auparavant, un maître du Briançonnais ou de Lavalens proposait peut-être son service à la commune entraiguoise, le jour de la foire d'automne. Coiffé d'un chapeau avec une plume, la marque de la profession, il débarquait l'hiver venu, entre Bonne et Marsanne. Nourri chez les parents qui l'hébergeaient à tour de rôle, ce pionnier de la pédagogie, qui ne savait peut-être pas écrire, officiait dans la chaleur d'une étable : garçons et filles étaient là, au milieu des vaches, chèvres et moutons, à lire et à discuter sur la supériorité du drap et des fruitières du pays. Dans cette école « très primaire », la discipline régnait : la redoutable fêrule, palette de bois ou de cuir avec laquelle le maître frappait la main des écoliers en faute, faisait trembler, même les plus turbulents. « *Qui aime bien, châtie bien !* » disaient de concert le maître (*métré*), la maîtresse (*métréso*) et le parent d'élève.

En 1833, la loi Guizot impose à chaque commune de France l'entretien d'une école (*éikolo*) et la rémunération d'un instituteur. Mais c'est seulement sous la III^e République, à partir des années 1881-1886, que Jules Ferry a rendu l'école primaire obligatoire, laïque et gratuite.

Sous la fêrule de Monsieur Charles, qui était déjà maître d'école à Entraigues en 1891, des générations de garçons et de filles ont grandi, nourries par l'apprentissage simultané du travail des champs et des vertus républicaines. Monsieur Charles était le père d'Esther Charles, qui sera une institutrice renommée à Valbonnais. L'épouse de Monsieur Charles s'occupait des petits.

Certains de ces charmants écoliers entraiguois ont été sans doute fauchés par la guerre de 1914-1918. Mais, ce jour là, on célébrait, sans sourciller, l'école de la République. Il était tellement fier de sa classe, Monsieur Charles, en ce 17 juillet 1896 !

Chapeau melon !



L'origine du melon est incertaine et très controversée : venu d'Inde ou d'Afrique, notre *cucumis melo* est le cousin des concombres, citrouilles, courges, pastèques (melon d'eau) et Calebasses...de la famille des cucurbitacées. Cinq siècles avant notre ère, dans l'ancienne Egypte, chère à Jean François Champollion, on évoque la culture, au bord du Nil, d'un fruit à la chair juteuse et sucrée, apprécié pour ses propriétés rafraîchissantes. Dans l'antiquité, chez les Grecs, le melon est considéré comme une « pomme cuite au soleil ». Ainsi, paradoxalement, le mot « melon » vient du grec ancien « *mèlon* » qui désignait tous les fruits ronds excepté le melon. Les Romains en étaient fous : un melon de petite taille et sans doute assez peu sucré qui se dégustait poivré et vinaigré, et pour corser le tout, relevé de garum, un condiment à base de poisson fermenté baignant dans la saumure.

A la Renaissance, des moines améliorent notre fruit légume au bénéfice des papes, en leur résidence d'été de Cantaluppo, près de Rome. Notre *cucumis melo* arrive alors en France dans les bagages de Charles VIII, revenant de guerroyer en Italie. Un bien maigre butin qui fera pourtant par la suite la renommée de Cavaillon ! Quel mets délicieux, ce fameux « cantaloup », évocateur de fraîcheur et de saveurs estivales, offrant au cœur de l'été sa chair aqueuse, délicatement parfumée et subtilement sucrée !



Plus tard, le « cantaloup » trouvera la terre charentaise bien à son goût. Mais revenons à nos melons : lisses ou brodés, ronds ou ovales, ils ont leurs détracteurs. « *Le melon a tué deux papes et quatre empereurs* » nous dit un chroniqueur patenté... par l'absorption immodérée de notre cucurbitacée. Cette sale réputation lui colle encore à la peau (une peau épaisse et protectrice héritée de ces temps reculés où notre plante herbacée était au désert). Si certains grands de ce monde abusèrent tant du melon, qu'ils y laissèrent leur vie, d'autres subirent quelques dérangements à l'instar du bon roi Henri IV, l'amant d'Henriette d'Enragues, qui fit une indigestion de melon en 1607 : un crime de lèse majesté et... un véritable procès en sorcellerie (*le procès du melon*). La perversité du melon hanta alors la littérature et les ouvrages scientifiques : ainsi, en 1705, un « traité des aliments » prévient le commun des mortels : « *Le melon... convient dans les temps chauds, aux jeunes gens qui ont un bon estomach ... mais il est pernicieux aux vieillards, aux **phlegmatiques**, et aux mélancoliques* ». Entre temps, notre cucurbitacée revint en odeur de sainteté avec une poésie de Saint-Amant (en 1643 – *le melon* -) :

*Quelle odeur sens-je en cette chambre ?
Quel doux parfum de musc et d'ambre
Me vient le cerveau réjouir
Et tout le cœur épanouir ?*

Une belle liqueur de vin framboisé et une chiffonnade de jambon de Parme, voilà de délicieux compères pour le divin melon du poète ! Alexandre Dumas, lui aussi, adorait les melons et demanda en échange du don de la totalité de son œuvre publiée (près de 400 volumes) qu'il fit à la bibliothèque de la ville de Cavaillon (en 1864), une rente viagère de 12 melons. L'auteur de la g@zette du valbonnais, qui risque de prendre le melon grâce au succès de sa feuille de chou, aurait eu la même exigence avec la bibliothèque de Valbonnais.

Notre « péché de gourmandise » exigeant un micro climat particulier pour produire son arôme et son goût si délicat, la vallée de la Bonne, bien exposée au soleil, protégée de la bise par la montagne de Roussillon, pourrait être un petit paradis pour les melons : effet pervers du réchauffement planétaire ou sélections de variétés moins sensibles aux conditions climatiques et de culture ?

Une curiosité toponymique : Cantalupo, Cantalupa...



Chantelouve, au pied du Col d'Ornon, se nommait jadis : **Cantalupa**. Faut-il rapprocher ce toponyme du lointain cousin transalpin **Cantalupo**, ancienne résidence d'été des papes, berceau du délicieux « cantaloup ». La g@zette du valbonnais, qui ne veut pas jouer ici les étymologistes fantaisistes a ouvert une enquête. Affaire à suivre...

Esca...pade estivale sur le plateau d'Emparis



la Meije (3983 m) et le Râteau (3809 m) se baignent dans le lac Noir sur le plateau d'Emparis



les *Oréades* de Valbonnais, nymphes des montagnes et des grottes, prennent un bain de soleil